

Parole et silence 17 septembre 2020 : Actes 1,4-11

C'est au cours d'un repas que Jésus prend congé des siens (*sunalizô* signifie manger avec, plus précisément partager le sel [*als*] avec). Chez les Hébreux, comme chez les Grecs ou les Arabes, le sel, lorsqu'il est partagé, est le symbole de l'amitié, de l'hospitalité, de la parole donnée et de la fidélité, parce que sa saveur est indestructible.

Un repas pris en commun est signe d'hospitalité et de convivialité. Ici, le repas est aussi un moment d'échange « philosophique », de dialogue sur l'essentiel qu'est la suite de l'existence de la communauté au moment où le Maître va être absent. Que Jésus ressuscité mange avec ses disciples a donc une double importance : cela témoigne non seulement de la proximité qu'il a entretenu avec eux, mais cela prouve aussi sa corporéité.

Le repas symbolise les deux axes essentiels à notre humanisation. Horizontal : la commensalité, chez les humains, nourrit une force d'agrégation et de cohésion. Vertical : la commensalité, dans son aspect culturel, invite au respect de la hiérarchie des places, des rôles, à la recherche du beau, du bon goût. Ce dernier repas, dont le Ressuscité est le centre, mentionné presque en passant, est un moment extrêmement fort de partage au moment où Jésus quitte les siens.

Lorsqu'il prend la parole, Jésus invite la communauté à ne pas s'éloigner de Jérusalem, qui devient ainsi le lieu symbolique de réalisation des promesses divines. Suit une seconde injonction qu'il a déjà annoncée quelques jours auparavant lors d'une apparition aux Onze (Lc 24,49), : attendre la promesse (*epaggelia*) du Père. Et il précise : « à savoir (*hoti*) que Jean a baptisé d'eau, mais vous, vous serez baptisés dans l'Esprit saint... » Luc reprend ici une parole que l'on trouve dans son évangile dans la bouche de Jean-Baptiste : « Moi, c'est d'eau que je vous baptise, mais vient celui qui est plus fort que moi. Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu. » (3,16)

Cette double injonction suscite une question de l'assemblée : le rétablissement du règne, de la royauté pour Israël, est-ce en ce temps-ci ? Luc utilise le verbe « rétablir » (*apokathistanô*), de Malachie 3,23 LXX, qui est devenu le mot consacré pour parler de l'objet de l'attente messianique, dans une formulation qui rappelle la prière du Qaddish : « Magnifié et sanctifié soit le Grand Nom, dans le monde qu'il a créé selon sa volonté, et puisse-t-il rétablir son royaume de votre vivant et de vos jours. »

Réponse de Jésus : vous n'avez pas à en connaître le moment. C'est l'affaire de Dieu, son mystère. Vous, de votre côté, vous recevrez une puissance, celle de l'Esprit saint qui vous mettra en route pour devenir « mes témoins » à Jérusalem et dans toute la Judée et en Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre... On pourrait penser qu'il s'agit du programme que Luc va développer dans son livre. Ce qui est effectivement le cas, mais partiellement seulement. Ce programme est plus vaste que le livre des Actes qui, lui, s'arrête à Rome. Aux successeurs des premiers témoins de l'accomplir jusqu'aux confins de la terre. La parole de Jésus est une mise en route et une promesse qui vaut d'abord pour la génération des premiers témoins, mais aussi pour l'avenir de la communauté chrétienne.

Le don de l'Esprit a donc une visée missionnaire. L'Esprit, chez Luc, ne conduit pas de l'incroyance à la croyance, comme chez Paul, mais il de la foi au témoignage. Le don de l'Esprit

est ce pouvoir – cette puissance, (*dunamis*) – que reçoivent ceux qui croient pour témoigner de Jésus. L’Eglise qui va être créée à Pentecôte est missionnaire non par vocation spéciale, mais par définition, de constitution, de naissance ! C’est sa destinée. Si elle ne témoigne pas, elle perd sa raison d’être !

L’Esprit n’est donc pas à l’origine de miracles (qui sont pratiqués dans les Actes « au nom de Jésus »), mais à l’origine d’une parole ! La prière de la communauté, nous le verrons (Ac 4,20), demande de pouvoir dire la Parole avec une totale *parrèsia* (*pan-rhèsia* : le fait de tout dire, l’audacieuse liberté qu’octroie l’Esprit, le franc parler). Le livre des Actes est ainsi le livre d’une Parole poussée en avant, stimulée, fortifiée par l’Esprit. Une Parole que l’Esprit rend performante, dynamique. On sent, à sa manière de raconter l’histoire, que Luc est émerveillé de voir comment Dieu fait progresser sa Parole, en utilisant les obstacles eux-mêmes que la communauté rencontre pour faire triompher son plan de salut, comme nous le verrons.

Jésus a à peine prononcé ses dernières paroles que, sous leurs yeux (eux regardant, *blèpontôn*), il fut élevé (*epèrthè*, de *epairô*). Dans le NT, Luc est le seul à mettre en récit l’élévation de Jésus. On a déterminé trois langages des auteurs bibliques pour rendre compte de sa résurrection : le langage de l’éveil (il s’est réveillé d’entre les morts), le langage de la vie (il était mort, il est vivant) et le langage de l’exaltation (Dieu l’a exalté en lui donnant le nom qui est au-dessus de tout nom). C’est ce dernier langage qu’utilise Luc ici, mais il le fait de manière originale : il le raconte, peut-être à la suite de récits entendus de chrétiens qu’il a rencontrés. Cela lui permet justement de mentionner des témoins : il insiste sur le fait qu’ils regardent, scrutent le ciel, sont plantés là à observer le ciel... Il ne fait pas là œuvre de reporter ou de chroniqueur, mais d’historien et de théologien : il utilise les codes de la Bible (théophanies, ascension d’Elie...) pour exprimer l’élévation de Jésus, dérobé au regard des siens par une nuée qui l’a pris par-dessous (*upolambanô*) pour lui faire rejoindre l’espace divin.

Ceux-là sont alors remis en route par deux hommes en vêtements blancs : « Ce Jésus qui a été emporté loin de vous vers le ciel, il viendra ainsi, de la façon dont vous l’avez observé s’en aller vers le ciel. » Il y a là évidemment un constat. Jésus a été emporté vers le ciel. Il faut que les siens détournent leur regard obnubilé par ce départ pour retrouver la vie. Mais en même temps, lorsque ces hommes parlent du retour de Jésus, ils relativisent le temps qui s’ouvre alors, le temps de l’Esprit. Ce n’est pas le temps dernier, le temps du triomphe de l’Eglise – comme certains l’ont cru dans l’histoire –, ce n’est qu’un temps intermédiaire avant la manifestation finale de Jésus. Peut-être que ces deux hommes précisent aussi les modalités de son retour et visent le messianisme courant à l’époque, porté par l’espérance d’une intervention musclée de Dieu. Le retour de Jésus n’aura pas lieu dans une débauche de violence, mais aussi modestement, aussi sobrement, aussi discrètement que son élévation...